

La femme et la guerre dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy

Andrée Stéphan

Volume 34, numéro 1-2, 2022

Second souffle – des passeurs de mémoire pour Gabrielle ROY

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1094037ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1094037ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Stéphan, A. (2022). La femme et la guerre dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 34(1-2), 321–332.
<https://doi.org/10.7202/1094037ar>

Résumé de l'article

La relation des femmes et de la guerre dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy est de première importance pour apprécier la signification fondamentale de l'oeuvre. Elle a même une large part dans la justification du titre. La Seconde Guerre mondiale constitue un arrière-plan constant du roman. Certes, la guerre est loin du Québec mais les phases du conflit et son extension suscitent des discussions passionnées, des engagements convaincus ou contraints, des dérobades égoïstes et lucratives. Mais, sur ces problèmes internationaux, les femmes prennent peu position; il semble d'usage, dans ce Québec des années quarante, que la femme soit incapable de toute réflexion politique et doive s'en tenir aux préoccupations individuelles ou familiales. Lorsqu'elles se trouvent confrontées malgré tout aux signes ou aux ravages de la guerre, les deux héroïnes de l'oeuvre y répondent de manière antagoniste, Florentine avec une futilité à peine perturbée, Rose-Anna, sa mère, avec effroi et compassion. Elles vont pourtant l'une et l'autre tirer quelque profit des tourments de l'époque. L'enrôlement de leur époux et leur départ vers l'Europe sont pour elles, bon gré mal gré, une aubaine; elles y trouvent la sécurité et une aisance qu'elles n'ont jamais connues. Mais elles ne peuvent jouir, malgré un sentiment de satisfaction plus ou moins refoulé, que d'un bonheur altéré, l'une dans le désenchantement de sa jeunesse et le durcissement de son coeur, l'autre dans le désarroi de sa tendresse blessée. «Le salut dans la guerre» ne peut être qu'un paradoxe amer.

La femme et la guerre dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy

Andrée STÉPHAN
Université de Rennes II (Haute-Bretagne)

RÉSUMÉ

La relation des femmes et de la guerre dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy est de première importance pour apprécier la signification fondamentale de l'oeuvre. Elle a même une large part dans la justification du titre. La Seconde Guerre mondiale constitue un arrière-plan constant du roman. Certes, la guerre est loin du Québec mais les phases du conflit et son extension suscitent des discussions passionnées, des engagements convaincus ou contraints, des dérobades égoïstes et lucratives. Mais, sur ces problèmes internationaux, les femmes prennent peu position; il semble d'usage, dans ce Québec des années quarante, que la femme soit incapable de toute réflexion politique et doive s'en tenir aux préoccupations individuelles ou familiales. Lorsqu'elles se trouvent confrontées malgré tout aux signes ou aux ravages de la guerre, les deux héroïnes de l'oeuvre y répondent de manière antagoniste, Florentine avec une futilité à peine perturbée, Rose-Anna, sa mère, avec effroi et compassion. Elles vont pourtant l'une et l'autre tirer quelque profit des tourments de l'époque. L'enrôlement de leur époux et leur départ vers l'Europe sont pour elles, bon gré mal gré, une aubaine; elles y trouvent la sécurité et une aisance qu'elles n'ont jamais connues. Mais elles ne peuvent jouir, malgré un sentiment de satisfaction plus ou moins refoulé, que d'un bonheur altéré, l'une dans le désenchantement de sa jeunesse et le durcissement de son coeur, l'autre dans le désarroi de sa tendresse blessée. «Le salut dans la guerre» ne peut être qu'un paradoxe amer.

ABSTRACT

The relationship between women and war in *Bonheur d'occasion* (*The Tin Flute*), written by Gabrielle Roy, is

highly important to appreciate the basic meaning of the novel. This relationship contributes mainly to justify the title of the book. World War II is a constant background in this novel. War is not taking place in Québec, but conflict stages and extension bring up passionate discussions, selfish and lucrative evasions. But women scarcely adopt a position about international problems; in this Québec of the '40's, women seem to be unable to have political thought, and care only about individual or familial problems. However, when they are faced with signs or ravages of war, they respond with an antagonistic attitude: Florentine with a hardly ruffled sense of futility, her mother Rose-Anna with fear and compassion. Nevertheless, both will gain some advantage from this period's upheaval. Their husbands' enlistment and departure to Europe are a boon to them, whether they like it or not; they discover a safety and freedom never experienced before. But in spite of a more or less repressed feeling of satisfaction, they can only enjoy a spoilt happiness, the former in her disenchantment with youth and the hardening of her heart, the latter in the confusion of her wounded tenderness. «Salvation through war» can only be a bitter paradox.

RESUMEN

La relación de las mujeres y de la guerra en *Bonheur d'occasion* (*Felicidad ocasional*) de Gabrielle Roy, es de primera importancia para apreciar el sentido fundamental de la obra. Representa incluso una gran parte en la justificación del título. La segunda guerra mundial constituye un telón de fondo constante de la novela. La guerra está desde luego lejos del Québec, pero las fases del conflicto y su extensión suscitan discusiones apasionadas, empeños convencidos o forzados, escapatorias egoístas y lucrativas. Pero, respecto a esos problemas internacionales, las mujeres se comprometen poco; en el Québec de los años cuarenta, parece usual que la mujer sea incapaz de toda reflexión política y tenga que limitarse a las preocupaciones individuales o familiares. Cuando, a pesar de todo, se encuentran las dos protagonistas de la obra confrontadas a los signos y estragos de la guerra, reaccionan de una manera antagonista, Florentine con una apenas perturbada futilidad, Rose-Anna, su madre, con espanto y compasión. Sin embargo ambas van a aprovechar los tormentos de la época. El alistamiento de

sus esposos y su salida hacia Europa constituyen para ellas, de buen o de mal grado, una oportunidad; les permite experimentar una seguridad y un desahogo, que nunca habían tenido. Pero solo pueden gozar, a pesar de un sentimiento de satisfacción mas o menos reprimido, de una felicidad alterada, una en el desencanto de su juventud, y el endurecimiento de su corazón, la otra en el desconcierto de su ternura herida. «La salvación en la guerra» solo puede ser una amarga paradoja.

La relation des femmes et de la guerre dans *Bonheur d'occasion* est sans nul doute de première importance pour apprécier la signification fondamentale de l'oeuvre. On pourrait même dire qu'elle a une large part dans la justification du titre. Mais avant de montrer le comportement des deux principales héroïnes en face des symptômes, des ravages et des promesses de la guerre, puis le bonheur au rabais, précaire et terni qu'elles y rencontrent par hasard et presque à contrecœur, il est nécessaire de préciser comment la guerre n'est pas dans le roman un simple décor mais s'intègre à l'existence quotidienne des personnages pour l'ébranler et en transformer les perspectives.

Il est aisé de reconnaître dans la structure de *Bonheur d'occasion* quatre sphères d'existence concentriques: les sphères individuelle, familiale, sociale et mondiale, communiquant entre elles et donnant des réalités personnelles une vision progressivement élargie (Brochu, 1979). L'action du roman se déroule de février à juin 1940, donc dans une période historique féconde en événements notoires¹. Non pas que l'auteur cherche à traduire cette actualité brûlante en documents saisissants ou descriptions pathétiques; ses personnages vivent à Saint-Henri, quartier populaire de Montréal, dans un Canada qui, certes, s'est rangé aux côtés de l'Angleterre contre l'Allemagne dès le premier jour des hostilités, mais la guerre est fort loin d'eux tout de même, et ses menaces sont bien indirectes; minés par les tourments immédiats du chômage et de la misère, ils ne peuvent que se sentir à l'écart du conflit qui déchire l'Europe, de ses responsabilités et de ses risques: «On est au Canada [...] c'est bien de valeur ce qui se passe là-bas, mais c'est pas de notre faute» (Roy, 1979, p. 233). Cette réalité de la guerre n'est donc perçue que dans ses contrecoups, conscients et explicites ou figuratifs, sourds et comminatoires.

Les phases du conflit et son extension sont naturellement diffusées par la presse. Viennent ainsi scander le récit diverses nouvelles sur l'affrontement russo-finlandais (p. 151)², l'invasion de la Norvège (p. 232), la rupture du front français et l'ordre du jour de Gamelin (p. 286), l'exode, l'arrivée des premiers contingents canadiens en Angleterre (p. 349), le repli des Alliés sur Dunkerque (p. 377). De là surgissent des discussions passionnées, souvent naïves et empreintes d'ignorance, certaines amères, d'autres ferventes, animées d'un émouvant lyrisme, nées, chez ces hommes simples, de la conviction tenace et spontanée que, comme le remarque Madeleine Ducrocq-Poirier, «en défendant des valeurs et des pays menacés sur un autre continent, ils [défendent] eux-mêmes leur existence à venir et leurs propres valeurs» (Ducrocq-Poirier, 1978, p. 443). Comment ne pas citer l'effusion d'Azarius, le père de l'héroïne, à la nouvelle de l'invasion de la France:

– France! murmura-t-il.

Et le mot prenait sur ses lèvres un son familier et pourtant magique, comme s'il évoquait ce qui fait la certitude quotidienne et un émerveillement rare et prodigieux.

– Un si beau pays, c'te France-là!

– Comment le savez-vous que c'est un si beau pays? plaisanta le jeune placeur du cinéma Cartier. Vous y êtes jamais allé?

[...]

– Comment est-ce que je le sais! reprit Azarius d'une voix riche et douce, sans trace aucune de colère. Comment est-ce que tu sais que le soleil est bon? Parce que de loin, à travers des milliards de milles, à ce que nous disent les astérologues, tu sens encore sa chaleur pis sa lumière, hein!

“Comment est-ce que tu sais que les étoiles sont bonnes à quelque chose? – Ces petites piqûres au diable vert dans le firmament! – Parce qu'à travers des milles pis des milles pis encore des milles, tu vois encore leur clarté la nuit quand il fait ben noir!”

Il s'échauffait peu à peu, un accent de lyrisme naturel, fruste, gonflait sa voix.

– La France, dit-il, est comme le soleil, pis comme les étoiles. À peut être loin, on peut l'avoir jamais vue, nous autres, Français, Français de France mais partis de France, on sait pas au juste ce que c'est, nous autres, la France. Pas plus qu'on sait ce que c'est que le soleil pis les étoiles, hormis que ça jette de la lumière le jour pis la nuit. Pis la nuit... répéta-t-il.

Il regarda en les retournant ses mains oisives, il les regarda avec cet étonnement qu'il semblait toujours éprouver à les voir si blanches, si inutiles, puis il les éleva soudain en un geste dramatique.

– Si la France périssait, déclara-t-il, ça serait comme qui dirait aussi pire pour le monde que si le soleil tombait (p. 296-297).

D'autres personnages, livrés à une réflexion intérieure de portée plus générale ou de profit plus immédiat, ne s'arrêtent pas à cette déploration ardente. Emmanuel, qui s'est enrôlé par idéalisme, s'interroge sur le sens de la guerre et découvre finalement l'espoir de son autodestruction. Jean, limité à un âpre réalisme, refuse toute justification idéologique de la guerre mais y discerne vite une aubaine parce qu'elle laisse des places vides, stimule la reprise économique, surtout dans la mécanique de guerre, crée des emplois et réclame des compétences; il l'entrevoit, écrit l'auteur, «comme une chance vraiment personnelle, sa chance à lui d'une ascension rapide» (p. 39), et il résume en ces termes son opposition avec Emmanuel:

– Il y a une grande différence entre nous deux; toi, tu crois que c'est les soldats qui changent le monde, qui mènent le monde; et moi, bien moi, je crois que c'est les gars qui restent en arrière et qui font de l'argent avec la guerre (p. 67).

De tous ces débats, les femmes sont quasi exclues. Dans une entrevue en 1966, Gabrielle Roy, se félicitant du tout récent effort d'émancipation des femmes stimulé par la Révolution tranquille, déplorait le long esclavage de la femme canadienne-française et soulignait qu'au Québec, ce fut pire qu'ailleurs (Parizeau, 1966). Nul regret de cet ordre n'est explicitement formulé dans *Bonheur d'occasion* mais il y semble d'usage que la femme soit incapable de toute réflexion politique; elle se trouve strictement bornée aux sphères individuelle et familiale. Toute incursion à l'extérieur n'est qu'épisodique et vite ramenée aux dimensions des désirs personnels ou des besoins du foyer. Le personnage secondaire de la mère Philibert, volontiers généreuse pourtant pour les jeunes chômeurs qui fréquentent son modeste restaurant, donne un exemple assez typique d'une sorte de mesquinerie aveugle, primitive et absurde. À Emmanuel qui lui rappelle ironiquement qu'il y a une guerre, elle répond:

– Oui, je sais ben, mais c'est loin, la guerre. Penses-tu que ça nous regarde tant que ça?

[...]

– Les Palonais, les Palonais! [...] c'est pas de not'monde, ça!

[...]

– Oh! tu me diras pas que les Palonais, les Ukariens, c'est comme nous autres. Ça bat leurs femmes, ça se nourrit à l'ail (p. 56).

Il lui est impossible de comprendre pourquoi Emmanuel s'est engagé: «Tu me diras pas à moi qui t'ont pas saoulé pour te faire signer» (p. 56).

Mais de ces vues écourtées, Florentine offre sans doute l'exemple le plus frappant. Du fléau mondial qui dépasse son entendement, elle n'éprouve qu'une crainte vague, vite étouffée sous ses calculs égoïstes. Et elle juge les autres à son image. À la fin du roman, lorsque son mari est sur le point de s'embarquer pour l'Europe, anxieux de savoir si tous ces soldats qui l'entourent obéissent à un élan unanime, il lui demande son avis sur la motivation des régiments en marche; alors Florentine lui répond: «Ben, moi, je vois qu'une chose [...] C'est parce que ça faisait votre affaire de vous mettre dans l'armée» (p. 378).

Même l'admirable Rose-Anna, sa mère, ne prodigue guère au-delà du cercle familial ses dons inépuisables de dévouement et de lucidité. Non par indifférence aux autres, mais par impuissance, par dolorisme, par une sorte de vocation d'échec et de résignation.

André Brochu a montré que «tout *Bonheur d'occasion* pouvait être ramené à une opposition irréductible entre deux dimensions existentielles, qui s'expriment à travers les images de la droite et du cercle» (Brochu, 1979, p. 42). Le cercle, selon lui, c'est la femme, captive du milieu clos de Saint-Henri, vouée à une «hérédité de malheur». La droite, «c'est l'évasion, le voyage, la liberté, c'est le lot de l'homme» (Brochu, 1979, p. 42). La même opposition illustre bien le présent point de vue: l'homme a accès à l'extérieur, a droit de regard, même de façon gauche ou vaine, sur les injustices sociales, les problèmes économiques, les difficultés internationales, l'avenir du monde; la femme, non.

Mais ce n'est pas seulement par la diffusion des nouvelles et les commentaires qu'elles suscitent que la guerre est

présente dans *Bonheur d'occasion*. Un écho insolite de marches scandées, une «rumeur de pas cloutés et de tambours» (p. 37) accompagnent désormais la vie quotidienne de Saint-Henri. La conscription n'a pas encore été votée par le gouvernement fédéral; elle ne le sera qu'en 1942 (malgré le refus de 72 % des Québécois), mais déjà la menace existe; elle angoisse même certains jeunes gens jusqu'à la hantise, jusqu'à la lâcheté. Mais l'enrôlement est aussi une fascination pour les êtres les plus démunis, que poursuivent de vrais slogans de propagande: «Y a de l'avenir dans l'armée» (p. 313), et «C'est les gars qui s'en vont volontaires qu'auront les bonnes places après la guerre» (p. 245). Ces défilés de recrutement volontaire qui traversent le faubourg – les «beaux gars» et les musiques par devant, et par derrière les «ferme-ta-gueule» et les «traîne-la-patte», les «chômeux» (p. 312), les «quêteux» (p. 311), tous les minables épuisés par le désœuvrement et la misère, finalement aspirés par la tentation d'une vie meilleure –, ces défilés se font l'indice de l'emprise progressive de la guerre, le symbole du destin.

Deux femmes sont les protagonistes de l'oeuvre: Florentine, une jeune fille de dix-neuf ans, serveuse dans un restaurant du quartier, le Quinze-Cents, et sa mère, Rose-Anna, chargée d'enfants, accablée de soucis et de responsabilités. Lorsqu'elles se trouvent tour à tour confrontées aux signes manifestes de la guerre, leurs réactions spontanées sont inverses, à l'image de leur propre tempérament: pour l'une, la compassion; pour l'autre, la froideur.

Lorsque Florentine est attirée sur le trottoir de son restaurant pour regarder passer un défilé militaire, en quête de nouveaux enrôlements, son premier mouvement est celui d'une excitation puérile, d'une curiosité amusée, qu'elle traduit finalement par l'insouciant formule: «C'est fou, hein!» (p. 24). Un instant pourtant, elle entrevoit le redoutable pis-aller que représente la guerre, ultime refuge, recours désespéré du dénuement:

[...] Et soudain, prise par ce qu'elle trouvait d'excitant, d'incompréhensible, de spectaculaire dans cette évocation de la guerre, elle eut la très vague intuition d'une horrible misère qui reconnaissait là sa suprême ressource. Elle revit comme en un rêve trouble les années de chômage où elle seule, de sa famille, avait pu apporter quelque argent à la maison. Et avant, quand elle était enfant, le travail de

sa mère. L'image de Rose-Anna passa devant ses yeux, très précise, la plongeant dans la détresse quotidienne. Et, un instant, par les yeux de sa mère, elle vit passer ces hommes qui marchaient déjà au pas militaire dans leurs vêtements flottants de gueux [...] (p. 24)

Son esprit futile ne s'attarde guère sur des considérations de cet ordre. Mais dès le début du roman, cette vision fuyante est un jalon; elle est quasi prémonitoire.

Quelques semaines plus tard, Rose-Anna apprend par le journal l'invasion de la Norvège et le bombardement d'Oslo. Et sa réaction immédiate est celle d'une solidarité douloureuse avec toutes les femmes torturées par la guerre, un jaillissement impérieux de compassion:

[...] Elle les connaissait bien soudain, toutes ces femmes des pays lointains, qu'elles fussent polonaises, norvégiennes ou tchèques ou slovaques. C'étaient des femmes comme elle. Des femmes du peuple. Des besogneuses. De celles qui, depuis des siècles, voyaient partir leurs maris et leurs enfants. Une époque passait, une autre venait; et c'était toujours la même chose: les femmes de tous les temps agitaient la main ou pleuraient dans leur fichu, et les hommes défilaient. Il lui sembla qu'elle marchait par cette claire fin d'après-midi, non pas seule, mais dans les rangs, parmi des milliers de femmes, et que leurs soupirs frappaient son oreille, que les soupirs las des besogneuses, des femmes du peuple, du fond des siècles montaient jusqu'à elle [...]

[...]

[...] Une foule innombrable l'avait rejointe, venant mystérieusement du passé, de tous les côtés, de très loin et aussi de très près, semblait-il, car des visages nouveaux surgissaient à chaque pas, et ils lui ressemblaient. Pourtant, c'étaient des malheurs plus grands que les siens qu'elles supportaient, ces femmes d'ailleurs. Elles pleuraient leur foyer dévasté; elle arrivaient vers Rose-Anna, les mains vides et, en la reconnaissant, esquissaient vers elle un geste de prière. Car, de tout temps, les femmes se sont reconnues dans le deuil. Elles suppliaient tout bas, elles tenaient leurs bras levés comme pour demander un peu d'aide [...] (p. 233-234)

Mais Rose-Anna elle aussi va repousser cette vision. Démonie en face de tant d'horreurs, trop accaparée déjà pour assumer de nouveaux désespoirs, elle choisit délibérément sa famille et écarte de sa pensée toute autre préoccupation.

Ces deux épisodes permettent de discerner l'un des thèmes majeurs de *Bonheur d'occasion*, qui est celui de la marche, perçue comme une constante tentative d'évasion. Il se concrétise ici dans une antinomie significative: celle du défilé militaire, organisé, orienté, rythmé, entraînant, et celle de l'exode des femmes, informe, errant, disloqué (antinomie qui réitère le schéma fondamental mentionné ci-dessus de la droite et du cercle, et qui fait de la guerre, tout à tour ou plutôt à la fois, une issue et un gouffre, une solution et un désastre). C'est l'évidence de cette dualité intolérable qui fut à l'origine de *Bonheur d'occasion*. Dans sa réponse à la Société royale du Canada (Roy, 1948), Gabrielle Roy soulignait combien elle trouvait scandaleux qu'il eût fallu le drame de la guerre pour que fût utilisée tant d'énergie humaine jusque-là gaspillée et que cette menace de mort seule pût donner un sens à tant de vies stériles. Et elle précisait dans une entrevue que «l'indignation fut le moteur de *Bonheur d'occasion*»³. Cette indignation est résumée dans l'oeuvre en une sentence cinglante: «Le salut dans la guerre» (p. 378). C'est dans le cadre d'un tel paradoxe que se définissent les rapports des héroïnes avec la guerre.

Florentine y trouve d'abord la sauvegarde de son honneur. Le mot n'est pas employé mais c'est bien de cela qu'il s'agit. Elle s'est passionnément éprise de Jean en qui elle rêve de rencontrer un bonheur total, fait de passion comblée et de sécurité enfin acquise. Mais elle est vite délaissée par lui et connaît le désespoir de se trouver enceinte, joint à la ferme résolution de n'avouer son état à personne. Spontanément fidèle, sans conviction profonde mais sans évasion possible, aux normes de la morale coutumière et de la religion, elle ne peut que juger sa brève aventure comme une «faute», un «péché» (p. 384): «Elle se sentait alors retranchée du soleil, de la lumière, de la vie, et comme morte» (p. 270-271), et rien désormais ne lui permet d'échapper à son destin de femme. Elle décide alors de se servir d'Emmanuel, un ami de Jean, sincèrement amoureux d'elle, dont elle exploite avec âpreté l'emportement et la confiance, dans le court délai de ses deux semaines de congé militaire. Elle parvient à ses fins et le mariage a lieu.

Ilestévidentqu'uneconclusion sihâtivenepeut s'expliquer que grâce aux conditions exceptionnelles de la guerre. Ce n'est pas là un cas unique. Nombreux sont les soldats récemment

enrôlés qui, avant leur départ pour les camps d'entraînement, souhaitent resserrer de tendres attaches et se donner au moins quelques jours de bonheur:

[...] Est-ce que tous ne s'épousaient pas comme eux à la hâte, à la veille du départ? Est-ce qu'il ne pouvait pas y avoir de joie pour eux qui allaient être séparés, ne plus jamais se retrouver peut-être? Est-ce que la joie attendrait le retour, et tous les hasards du retour? Est-ce que ce n'était pas une grâce passagère, rare, imprévisible, qu'il fallait saisir au moment où elle se présentait? [...] (p. 339)

Il faut ajouter que la séduction du jeune soldat est à la mode et que les nouvelles épouses tirent de leur condition un profit non négligeable, puisqu'une pension leur est versée par le gouvernement. Avec le cynisme provocant qui lui est propre, Jean n'a pas hésité auparavant à taquiner plusieurs fois Florentine sur une telle éventualité: «Ça te tente pas un mariage de guerre? Dix jours de noces? Un beau petit soldat? Puis une petite pension du gouvernement?...» (p. 185), et le sarcastique Alphonse, jeune chômeur morose, froidement perspicace, a dénoncé de même cette tentation incohérente:

[...] Tiens, je connais un aut' gars. C'était pour se marier, lui, qu'il s'est mis dans l'armée. Pensez donc, si c'est pas ben arrangé: dix jours de permission pis une petite pension pour la madame pendant que le gars va se faire casser la gueule pour payer ses noces [...] (p. 61-62)

Et c'est ainsi que la guerre apporte en second lieu à Florentine la sécurité et l'aisance. Elle peut enfin satisfaire sa coquetterie; elle peut enfin échapper à la promiscuité des logements familiaux exigus et sordides. Florentine n'a pas réellement calculé cet avantage financier, mais il lui est donné et elle en jouit. Non pas qu'elle n'ait parfois le sentiment d'une injustice choquante, mais elle ne saurait s'attarder à ces pensées qui contredisent sa vanité et sa froideur:

Parfois, elle éprouvait encore [...] comme un saisissement à la pensée de cet argent qui leur serait donné à elles, les femmes, pendant que les hommes risqueraient leur vie; et puis, n'aimant pas ces réflexions, elle recommandait ses calculs; elle se trouvait riche, elle se proposait d'acheter ceci et cela, elle se réjouissait au fond de la tournure des événements, car sans la guerre où seraient-ils tous?...

Elle se sentait un peu éblouie, très fière, très soulagée [...] (p. 385)

Son premier geste, en sortant de la gare Bonaventure où elle vient d'accompagner Emmanuel en route pour l'Europe, est de palper dans son sac son petit carnet de chèques et un rouleau de billets, «avec un mouvement de satisfaction intense» (p. 381). Puis elle a honte. Mais toute l'influence malsaine de la guerre est là.

Rose-Anne connaît la même tentation, mais elle y réagit différemment, selon sa générosité naturelle. C'est d'abord son fils Eugène qui s'engage et qui fait miroiter devant elle les vingt dollars de solde qu'elle va toucher par mois. Mais Rose-Anna résiste, elle ne peut tolérer ce sacrifice de l'un des siens. Et malgré elle, pourtant, elle fléchit. Tout ébranlée dans sa «rancune de l'argent, sa misère à cause de l'argent, son effroi et sa grande nécessité de l'argent», elle s'abandonne à murmurer: «Vingt belles piasses par mois!» (p. 76). Sa prière même en est perturbée et à sa pieuse vision intérieure se superpose une image de billets: «[...] tout un rouleau de billets qui se détachaient les uns des autres, s'envolaient, roulaient, tombaient dans la nuit, le vent soufflant très fort sur eux. Les billets [...]» (p. 76).

Sa douleur sera plus poignante encore lors de l'enrôlement d'Azarius, son mari. C'est une petite fortune qui lui échoit, 97 \$ par mois. Jamais elle n'a été aussi riche. Mais dans son héroïque combat contre le malheur, Rose-Anna préférerait encore ses difficultés plutôt que de voir partir l'homme à qui elle a consacré sa vie.

La mère et la fille, si dissemblables, sont révélées tout entières dans cette réflexion de Florentine à la fin du roman:

[...] maman ne peut se consoler; mais papa a bien fait, il a bien fait, papa, de s'enrôler. C'est la plus belle chose qu'il a faite dans sa vie. Et maman... eh bien, maman, faudra qu'à se fasse une raison. C'est drôle quand même qu'elle prenne ça si mal... Pourtant jamais elle a eu tant d'argent! (p. 385)

Elles ne connaissent à tout prendre qu'un bonheur altéré, l'une dans le désenchantement de sa jeunesse et le durcissement de son cœur, l'autre dans le désarroi de sa tendresse blessée. Elles apparaissent toutefois comme les bénéficiaires immédiates

des événements, même si cet avantage est fragile et peut-être illusoire. La dernière phrase de l'oeuvre est à ce titre lourde de menaces: «Très bas dans le ciel, des nuées sombres annonçaient l'orage» (p. 386). De sorte qu'on pourrait ici remettre en question l'analyse précédemment citée, que donne André Brochu, des schémas opposées de la droite et du cercle. À la gare Bonaventure où se termine l'action, la masse amorphe est cette fois celle des hommes qui «roulent» vers les quais en «vagues kaki» et en «replis»; parmi eux se détache «le clair des toilettes féminines» (p. 375). Après cette prise de vues globale, un gros plan établit la même évidence, dans le contraste que créent d'une part «l'uniforme kaki un peu froissé et les grosses bottes laides» d'Emmanuel, et de l'autre la «jolie robe de soie imprimée», les «fins souliers» et le «ravissant sac de suède» dont se pare Florentine (p. 382-383).

Le paradoxe inhumain de la guerre ne saurait être plus accusé.

NOTES

1. C'est dans cette même atmosphère de guerre que Gabrielle Roy composa son roman *Bonheur d'occasion*, paru en 1945.
2. Lorsqu'il n'y a que la pagination, la citation est tirée de *Bonheur d'occasion* (Roy, 1977).
3. Jasmin, Judith «Entrevue avec Gabrielle Roy» à l'émission *Premier plan*, diffusée le 30 janvier 1961 à Radio Canada.

BIBLIOGRAPHIE

- BROCHU, André (1979) «La structure sémantique de *Bonheur d'occasion*», *Revue des sciences humaines de Lille*, n° 173, p. 37-47.
- DUCROCQ-POIRIER, Madeleine (1978) *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958, recherche d'un esprit romanesque*, G. Nizet, Paris, 908 p.
- PARIZEAU, Alice (1966) «Gabrielle Roy, la grande romancière canadienne», *Châtelaine*, vol. 7, n° 4, avril, p. 44, 118, 120-123, 137, 140.
- ROY, Gabrielle (1948) «Réponse de Mademoiselle Gabrielle Roy», *Société royale du Canada* (section française), n° 5, p. 35-48.
- _____ (1977) *Bonheur d'occasion*, Montréal, Stanké, 396 p.